

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 12.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

## XIX

—Votre appartement vous attend, dit le prince. Nous partirons pour Paris quand vous voudrez... quand tu voudras !

—Oui, fit-elle en se rapprochant de lui avec un frisson, en coulant sa tête brune entre le bras et la poitrine de son mari, quittons cette maison, emmenez-moi, emportez-moi, et qu'une vie nouvelle commence, ma vie à moi, ma vie souhaitée, appelée, inespérée avec un homme tel que vous et un amour comme le votre !

Il y avait comme de la terreur dans ces paroles, dans ce blottissement de tout son être contre ce héros enveloppé par elle d'une admiration fiévreuse. Lorsqu'elle avait dit : "Quittons cette maison," elle avait eu la sensation et la peur des visions cruelles d'autrefois, de tout ce qu'elle haussait et qui lui pesait comme un cauchemar. Elle avait scif de l'air nouveau, respiré dans cet hôtel du prince Andras où par un fantôme du passé ne pouvait la poursuivre, où elle se sentirait libre, affranchie, toute à lui, toute à elle-même !

—Je vais quitter cette robe blanche, dit-elle, et nous allons nous sauver comme deux amoureux !

—La quitter ? Que c'est dommage ! fit Andras. Tu es si belle avec ces fleurs dans les cheveux, ces bouquets, ces voiles !...

—Eh bien, fit Marsa en laissant tomber sur lui le regard doux, tandis qu'elle souriait avec une coquetterie presque mutine que sa beauté grave n'avait jamais, je la garderai, ma toilette de mariée. Un manteau jeté sur mes épaules pour la cacher. Et c'est votre femme en robe blanche que vous ramènerez à Paris, mon cher prince, mon héros... mon mari !...

Il s'était levé, la serrant dans ses bras, la pressant contre lui, sentant ce beau corps allongé de statue florentine s'appuyer, s'enrouler à lui, et, elle levant vers Andras son visage pâle aux paupières closes comme dans le sommeil, il appuyait sa bouche sur les lèvres ardentes de Marsa, et lentement, il buvait ce souffle tiède et pur, tandis que, sous le poids d'une langueur exquise, la taille de Marsa ployait sur le bras qui la soutenait.

Une impression infinie de volupté non ressentie encore faisait monter aux yeux d'Andras Zilah des pleurs de joie, et, dans ce cadre lumineux, cette belle Hongroise, avec ces roses blanches piquées dans sa chevelure nouée, ce front embaumé, ce visage qui pâlissait sous les baisers, ce corps qui frissonnait, cette poitrine ardemment soulevée, toutes ces effleures d'amour grisaient le prince éperdu qui, tout bas, répétait :

—Oui, oui ! Partons vite, Marsa !... Je t'adore !

Elle se dégagea avec lenteur de son étreinte, péniblement, comme brisée ; et, deux doigts de sa main droite sur ses lèvres, debout sur le seuil de la porte, elle lui envoya un baiser en disant :

—Je viens, je reviens, mon Andras !

Et voulant s'éloigner pour jeter son manteau sur sa toilette blanche, elle restait cependant, regardant toujours le prince.

Le piano sur lequel Andras avait jeté le paquet remis par Varhely était là, entre elle et lui, et, pour la suivre, le prince se leva, appuyant sa main sur l'ébène qui recouvrait le clavier fermé. Ils restaient immobiles, émus, ne disant plus rien, dans cet échange de regards chargés de promesses. Comme Marsa se rapprochait encore, pour un der-

nier baiser avant de disparaître et de revenir, elle laissa, machinalement, tomber un coup d'œil sur ce léger paquet scellé de cire rouge, et brusquement, en apercevant cette écriture hongroise, écriture qu'elle connaissait, cette adresse du prince et cette signature de Michel Menko, elle regarda d'un air violemment effrayé le prince Zilah, comme pour savoir s'il n'y avait pas là quelque piège, si en pliant cette enveloppe à portée de sa vue, comme elle était là, il ne voulait pas éprouver Marsa.

Ou plutôt il n'y avait que de l'effroi dans ce regard, un effroi instinctif, soudain, un effroi qui lui mettait sur le visage un masque blême et qui, la faisant reculer, ramenait pourtant ses yeux sur ce papier qu'à son tour Andras regardait, surpris de l'expression inattendue que prenait le regard presque convulsé de la Tzigane.

—Qu'avez-vous donc, Marsa ? dit-il brusquement.

—Moi ?

Elle essayait de sourire.

—Je n'ai rien du tout ! Je ne sais pas,... Je...

Elle voulait regarder Andras bien en face, et, comme par une volonté brutale, ce regard était ramené vers le papier, vers ce paquet blanc, entouré de fils et portant ce nom Menko !

Ah ! ce Michel ! Elle l'avait oublié !

Malheureuse ! Il revenait. Il menaçait. Il allait se venger. Elle en était sûre.

Ce papier, ce paquet contenait quelque chose de tragique. Que pouvait dire Michel Menko, écrivant au prince Andras à une telle heure, sinon lui apprendre que la misérable qu'il venait d'épouser était une infâme ?

Elle frémisait de la tête aux pieds, blasarde, s'appuyant contre le piano, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux.

—Je vous assure, Marsa... dit le prince.

Il lui prit les mains.

—Vos mains sont froides. Etes-vous souffrant ? Ses yeux avaient suivi la direction des regards de Marsa.

Il saisit rapidement le paquet cacheté, et le tenant dans sa main,

—On dirait, fit-il brusquement en le montrant à la jeune femme, que c'est cela qui vous a troublée !

—Oh ! prince, je vous jure !...

—Prince ?...

Il répéta, étonné, ce titre qu'elle lui donnait tout à coup, elle qui l'appelait Andras comme il la nommait Marsa. Prince ? Il éprouvait, à son tour, une singulière impression d'effroi, se demandant ce que contenait ce paquet de papier, et si la destinée de Marsa, la sienne, n'étaient pas mêlées à ce quelque chose d'inconnu qu'il y avait là !

—Ah ! dit-il, en cassant brusquement le fil et en arrachant les cachets de cire, qu'est-ce que donc que cela ?

Rapidement, comme si l'instinct de son élan l'eût entraînée malgré elle, Marsa avait abattu sa main glacée sur le poignet de son mari, et, terrifiée, suppliante, folle :

—Non, non ! je vous conjure, non ! Ne lisez pas cela, dit-elle.

Il la contempla froidement de son regard clair et, s'efforça de garder le calme :

—Que contient donc l'envoi de Michel Menko ? demanda-t-il.

—Je ne sais pas, répondait la voix étouffée de Marsa. Mais ne lisez pas ! Au nom de la Vierge, l'adjuration et le serment sacré des Hongrois lui revenaient,—ne lisez pas !

—Mais, savez-vous bien, princesse, dit Andras, que vous ne vous y prendriez pas autrement si vous vouliez me forcer à lire ?...

Elle avait tremblé, tant il y avait de changement tragique dans la façon dont Andras avait prononcé ce mot dont il faisait tout à l'heure quelque chose de caressant et de doux : Princesse.

Maintenant le mot menaçait.

—Ecoutez, je vais vous dire : Je voulais... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Malheureuse que je suis !... Ne lisez pas, ne lisez pas !

Andras très pâle, le visage comme creusé soudain et ravagé dans sa barbe blonde, prit doucement entre ses doigts le paquet encore intact et, d'un ton doux, très lent et très grave, mais plein d'une bonté mâle, avec des tendresses où l'espoir apparaissait encore :

—Marsa, dit-il, voyons, que voulez-vous que je pense ?... Pourquoi voulez-vous que je ne lise pas ? Ce sont des lettres, sans doute. Qu'ont de commun avec vous des lettres à moi envoyées par le comte Menko ?

Vous ne voulez pas que je lise ?

Il répéta pendant que le regard de Marsa suppliait comme doit prier celui d'une condamnée entre les mains du bourreau :

—Vous ne le voulez pas ?... Eh bien, soit, je ne lirai point, mais à une condition... vous me jurez, vous entendez,—que votre nom n'est pas tracé dans ces lettres... et que Michel Menko n'a rien de commun avec la princesse Zilah.

Elle écoutait, elle entendait, et Andras se demandait si elle avait compris, restant là toute droite, immobile et comme hébétée, dans l'épanvette d'une tempête morale.

—Il y a, j'en suis certain, dit-il, de sa même voix calme et lente, il y a sous cette enveloppe une machination quelconque... Je ne la connaîtrai même pas. Je ne vous demande pas autre chose et je jette ces lettres au feu. Mais jurez-moi, je vous le répète, que, quoi que puisse m'écrire ce Menko, ou un autre, quoi qu'on me dise, c'est une infamie et une calomnie. Jurez-moi cela, Marsa !

—Le jurer, jurer encore ? jurer toujours donc ? Serment sur serment ? Ah ! c'est trop ! dit-elle, sa torpeur éclatant tout à coup en une explosion de sanglots et de cris. Non ! pas un mensonge de plus, pas un ! Monsieur, je suis une malheureuse, une misérable ! Frappez-moi ! Cravachez-moi comme je cravache mes chiens ! Je vous ai trompé ! Vous pouvez me cracher à la joue ! Je suis indigne de pitié ! L'homme dont vous tenez les lettres, qui se venge et qui me frappe, a été mon amant !

—Michel ?

—L'être le plus lâche et le plus vil que je connaisse ! Il pouvait me tuer, puisqu'il me hait ; il pouvait m'arracher mon voile, tout à l'heure, me déchirer la figure, je ne sais pas ! Mais faire cela, faire cela... Vous atteindrez, vous, vous !... Ah misérable chien, bon à être écrasé à coups de pierre ! Judas ! Voleur et lâche ! j'aurais dû lui planter un couteau dans le cœur !

—Ah ! malheureux ! dit le prince comme poignardé.

Un cri de douleur aiguë, à l'atroce cri de blessé d'Andras Zilah, les imprécations d'une sauvagerie farouche de la Tzigane répondaient aussi, la fille de la Tisza redevenant la Bohémienne, en même temps que la fureur du sang russe grondait dans les veines de cette demi-moscovite, doublement implacable, comme une Cosaque et comme une sauvage des Carpates.

Et puis elle s'humiliait, écrasée, se déchirant les mains de ses ongles, aux pieds du prince qui restait debout et pâle, comme un justicier.

Elle n'était plus qu'un tas de chair et d'étoffe blanche d'où sortaient des supplications et des malédicitions et qui se tordait, les cheveux dénoués, couvrant le tapis où les pâles fleurs du mariage, les fleurs de la fiancée menée à l'autel, traînaient près des talons du mari. Et Zilah, immobile, l'œil perdu, regardant tour à tour cette femme écrasée et ce parquet de lettres qui lui brûlait les doigts, semblait prêt à souffrir de ces preuves d'une infamie la Tzigane éperdue, louve pour menacer, esclave pour supplier.

Tout à coup, il se pencha vers elle, la prit par le